

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

CORRESPONDANCE RELIGIEUSE.

Au Rédacteur du Journal de Québec.

M. le rédacteur,  
Je viens de recevoir un pamphlet publié par M. Morelle, soi-disant missionnaire de ce qu'il appelle l'Eglise évangélique réformée. Cette brochure a pour titre: *Récit d'une Conférence entre deux missionnaires de l'Eglise évangélique réformée, et quatre prêtres de l'Eglise Romaine.*

L'objet de cette publication mensongère est de tromper le public, et d'en imposer au lecteur, par la relation effrontément infidèle du fait dont il y est question. L'auteur néanmoins a si maladroitement habillé sa production, que la mauvaise foi s'y fait jour dès le titre même. Il annonce que la Conférence eut lieu entre deux missionnaires et quatre prêtres. Deux contre quatre; voilà déjà un de ces petits artifices que M. Morelle emploie avec la plus grande pureté d'intention pour faire triompher la vérité. Un reste de mémoire, je devais dire de pudeur, lui a fait cependant ajouter dans le titre placé immédiatement en tête de la conférence, quelle eut lieu en présence de deux Ministres de l'Eglise Anglicane, etc., mais toujours entre deux missionnaires et le révérend M. McMahon, accompagné de trois autres prêtres.

Bien certainement, M. rédacteur, je ne me fusse jamais abaissé jusqu'à m'occuper de cette œuvre d'une imagination faible et désordonnée, si l'auteur n'eut pris la liberté de me traîner ainsi personnellement devant le public, à mon insçu, et en violation des lois de l'hospitalité. Je dois donc déclarer d'abord que moi seul ai pris part à la discussion, moi seul ai proposé des objections à M. M., et ai répondu à ses arguties. Les deux messieurs de l'Eglise Anglicane, ainsi que les trois prêtres, ne s'y trouvaient que comme témoins. La vanité de M. Morelle se repaissait sans doute de l'idée que le peuple Canadien croirait que dans ces quatre prêtres, ou dans ma seule personne, on avait combattu victorieusement tout le Clergé Catholique de Québec. Déjà M. M. croyait voir se réaliser le dessein chimérique qu'il couve de détourner les Canadiens de la foi antique et vénérable de leurs pères.

D'un autre côté, je vois que l'auteur de la brochure s'est bien donné garde de mentionner la circonstance qui amena cette discussion, ainsi que le lieu où elle se passa. Il a des raisons; et l'oubli ne me semble pas involontaire. Je dois prier cependant mes concitoyens protestants, qui pourraient trouver dans mes réponses ou raisons quelques expressions dures ou peu libérales, en apparence, je les dois prier de se rappeler que cette discussion m'a été imposée de vive force, dans un temps où une indisposition grave m'obligeait de garder le lit, et après avoir refusé, de la manière la plus péremptoire, l'invitation que m'avait adressée M. Morelle & cie., de les rencontrer dans une maison du faubourg, afin d'entrer en dispute religieuse avec eux. Je ne voulus pas accepter ce défi, non que je redoutasse le résultat de cette controverse; mais il me paraissait très-inutile et fort peu convenable d'entrer en lice avec ces jouteurs ambulants, dont j'ignorais et le caractère moral et les croyances religieuses.

Lorsqu'ils me proposèrent de venir dans ma maison, je n'eus plus d'autre alternative que de les combattre.

A en croire M. M., il aurait été engagé à publier ce récit par le bruit qu'on a répandu, que lui et son confrère, avaient été confondus par les prêtres, en six paroles. Je crois plutôt que le véritable motif auquel le public est redevable de cette production élaborée du modeste M. Morelle, est un certain malaise, une certaine mortification que ce monsieur doit éprouver en songeant aux réponses absurdes et ridicules qu'il fit à mes arguments. Ce qui me confirme dans cette pensée, c'est le soin qu'il a pris de supprimer tous mes arguments et toutes mes conclusions, y substituant d'autres à sa manière, qui tendaient plus directement à son but.

C'est la coutume des catholiques, lorsqu'ils réfutent leurs adversaires, d'attaquer ceux-ci dans leurs positions les plus fortes, de choisir leurs arguments les plus formidables et les plus saillants, puis de se mesurer avec eux. Pour des raisons qui n'échappent à personne, M. Morelle a trouvé plus avantageux de faire tout le contraire. Il croit au-dessous de lui de rapporter mes raisons; le silence du mépris est tout ce qu'il accorde à mes arguments. Il s'empare de quelque passage estropié, de quelque réflexion isolée, pour me faire dire ce que je n'ai jamais voulu dire, et tirer des conclusions que lui seul a inventées.

Le public voit maintenant les raisons qui m'obligent de l'occuper de M. Morelle, qui n'a pas peu à cœur d'attirer sur lui une certaine attention. Le

bon sens fera justice de ce ton hypocrite que prend M. Morelle dans son avant-propos, et du titre "de serviteur de Jésus-christ" qu'il attache hardiment à son nom, malgré les mensonges et les autres petites ruses évangéliques dont il a rempli son inepte et méprisable brochure. On saura quel esprit inspire M. M. et d'où vient les lumières dont il veut nous éclairer. Les Canadiens sauront choisir entre la foi de leurs pères et cette religion de chaque jour et de chaque passion que ce bibliste vient leur colporter de la Suisse. Je prie M. M. de croire fermement que la seule moisson qu'il cueillera en Canada, sera le mépris justement dû aux folies qu'il débite sur la religion. A présent, M. le Rédacteur, permettez-moi par le moyen de votre journal, de mettre sous les yeux du public, les arguments dont je me suis servi dans cette conférence.

LA CONFÉRENCE.

Le révérend M. McMahon ouvrit la conférence en demandant à M. Morelle de définir sa règle de foi.

M. Morelle se leva et répondit que la seule règle de foi qu'il admet est la bible, et la bible seule, interprétée par chaque lecteur.

Le rév. M. McMahon demanda encore si M. Morelle recevait, comme vérité religieuse, quelque vérité qui ne fût point contenue expressément dans la bible?

Certainement non, répondit M. Morelle.

Le révérend M. McMahon: Je vous somme donc, monsieur, de me faire voir le texte précis de l'Écriture, qui dit que la bible seule est la règle de foi des chrétiens. Je vous défie de tracer un tel passage depuis la première page de la Génèse jusqu'au dernier verset de l'Apocalypse; et, si vous ne le pouvez pas, comme j'en suis assuré, vous devez, en homme qui aime la sincérité et la vérité, avouer: d'abord que vous admettez comme article de foi une chose que vous ne trouvez point dans la bible; et ensuite, que votre règle de foi, si vantée, n'est qu'une assertion purement gratuite, à l'appui de laquelle vous ne trouvez ni preuve ni garant dans le livre même d'où vous prétendez la tirer.

M. Morelle se lève et amène, comme preuves de la règle de foi des protestants, les passages cités ordinairement, que toute Écriture est donnée par inspiration; qu'elle est bonne, profitable, etc. etc.; que notre Seigneur commanda aux Juifs de lire avec soin les Écritures et que saint Paul loua les Béréens de ce qu'ils confrontaient avec l'Écriture les doctrines qu'on leur prêchait.

Le révérend M. McMahon: Monsieur, je suis d'accord avec vous sur tous ces passages. Mais entre ce que disent ces textes, et votre assertion que la bible seule est l'unique règle de foi, laissée par J. C., il y a une assez grande distance. Ces textes aussi bien que tous les autres dont vous pourriez vous prévaloir, ne feront que prouver ce que jamais catholique n'a voulu nier, savoir: que l'Écriture sainte est bonne et utile, qu'elle fut laissée pour notre instruction et notre édification, et que, à ceux qui en ont le sens véritable, elle peut donner la sagesse qui conduit au salut. Mais les passages en question ne prouveront jamais que la bible seule soit l'unique règle de foi, à l'exclusion de toute autre; ce qui est, je vous prie de vous le rappeler, la thèse que je vous demande de prouver.

De plus, monsieur, je ne puis admettre votre règle, parce qu'il est évident que jamais Jésus-Christ ne songea à l'établir. Les termes mêmes dans lesquels il confia à ses apôtres leur mission divine, lorsqu'il les envoya, non pour répandre des bibles parmi les nations de la terre, ni pour donner au jugement privé d'un chacun le droit d'être arbitre de la foi; mais pour prêcher la bonne nouvelle à toute créature, ces termes ne sont-ils pas la preuve positive qu'il ne voulait point faire de la lettre morte de l'Écriture la règle de foi de ses disciples? Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie; allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du saint-Esprit, etc. Je vous demande encore une fois, si la manière dont les apôtres travaillaient à remplir leur mission n'est pas le meilleur moyen de connaître le sens qu'ils lui donnèrent, et une preuve irréfragable que la bible seule n'était pour eux ni pour leurs disciples, ni pour les chrétiens l'unique règle de foi? Et quand l'ordre leur fut donné d'annoncer aux peuples de la terre les doctrines du salut, ont-ils ou non prêché l'Évangile dans tous les pays, depuis la Judée jusqu'à l'Espagne d'un côté, et jusqu'aux Indes de l'autre, fondant des églises partout, et partout confiant le dépôt de leurs doctrines à des hommes fidèles qui fussent eux-mêmes capables d'en instruire d'au

tres, Il épître à Timothé, v. 2. Mais nulle part vous ne les voyez passant leur temps à distribuer des bibles nulle part vous ne les trouverez instruisant les peuples à regarder la bible *seule* comme l'unique règle de foi.

En bonne vérité, monsieur, la commission divine donnée par le Sauveur à ses apôtres de *prêcher* l'Évangile, et la manière dont ceux-ci s'en acquittèrent, ne me paraissent point beaucoup favoriser l'assertion, que la bible *seule* est l'unique règle de foi qu'il nous ait laissée. Au contraire, ces deux choses serviront toujours à renverser la folle et coupable prétention de ces esprits rebelles qui proclamèrent les premiers les principes de l'interprétation privée des Saintes Écritures, contre l'autorité enseignante dans cette Église que St. Paul appelle *la colonne* et le soutien de la vérité, et à la voix de laquelle Jésus-Christ a commandé à tous ses disciples, sans excepter M. Morelle, d'obéir, sous peine de damnation éternelle. *Que s'il n'écoute pas l'Église, qu'il vous soit comme un païen et un publicain.*

C'est bien dommage pour la règle de foi de M. Morelle, que le Sauveur n'ait pas dit : "Celui qui n'écouterait point, qui ne lira point, et n'interprétera point la Bible par son autorité privée, sera regardé comme un païen et un publicain !" Quel dommage, pour la règle protestante de foi, que J.-C. n'ait pas dit de la Bible, ce qu'il a dit des apôtres, et en leur personne des pasteurs de son Église : *Qui vous écoute, m'écoute ; et celui qui m'écoute, écoute celui qui m'a envoyé.* St. Luc, X. 16.

Si ces paroles pouvaient s'entendre de la bible, votre règle de foi, monsieur, pourrait au moins s'appuyer en apparence de quelques raisons plausibles. Malheureusement pour l'édifice ruineux du protestantisme, qui veut toujours s'étayer uniquement de la bible, et se baser sur l'interprétation individuelle, le Sauveur n'a voulu rien dire de semblable. De plus, monsieur, si J.-C. avait voulu nous donner la lettre des Écritures pour notre règle de foi, en laissant au jugement privé de chaque fidèle d'en déterminer le sens, il eût vraisemblablement écrit lui-même une partie au moins du nouveau testament ; il l'eût fait faire à ses apôtres. L'architecture divin, en bâtissant son Église, aurait montré sa sagesse en ne confiant point à d'autres mains le soin de poser les premiers fondements de cet édifice. Il eût dit : *sur ma parole écrite, telle qu'interprétée par chaque individu, je bâtirai mon Église.* Mais nous ne trouvons point qu'il ait lui-même rien écrit, si ce n'est quand il traça du doigt sur le sable la condamnation des Pharisiens, ces scrutateurs incessants des Écritures ; vous ne découvrirez point non plus qu'il ait donné à ses apôtres quelque ordre à cet effet. L'évangile ne nous rapporte que cette promesse qu'il fit à Simon Bar-Jonas : "Je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle." (St. Mat. XVI-18.)

Vous me répondrez, peut-être, que Jésus parcourait la Galilée, prêchant l'évangile (St. Mat. IX). Sans doute ; et qu'est-ce que cela prouve ? Était-ce la parole écrite, la lettre morte de l'évangile qu'il prêchait, laissant le sens de cette parole comme un jouet aux caprices de chaque esprit ? Certainement non ; car il s'écoula un demi-siècle depuis cette époque, avant que la doctrine évangélique eût été confiée à l'écriture. Et ce fait arracha à un évêque de l'Église anglicane, au docteur March, l'aveu que Jésus-Christ posa le fondement de son Église par la prédication. Et nous ne pouvons nier dit-il, que la parole non-écrite ait été la première règle des chrétiens.

Que pensez-vous de cette concession faite à la règle catholique ? Que devient même dans l'opinion du docteur March, la règle de foi que vous préconisez ? Où était-elle durant les 2,400 ans écoulés depuis Adam jusqu'à Moïse ? Les anciens Patriarches qui ont vécu et sont morts avant que le Pentateuque fût écrit ont-ils été sans règle de foi ? Répondez. Quelle fut la règle qui les guidait ? Était-ce la bible ! Non ; elle n'était point écrite. C'était la *tradition*, monsieur. De plus, dites-moi, où était votre règle de foi avant que le Nouveau-Testament fut écrit ; c'est-à-dire, durant le premier siècle de l'ère chrétienne ? Je répondrai pour vous qu'elle se trouvait dans l'enseignement constant et dans l'autorité de l'Église de Jésus-Christ.

P. McMAHON.

(A continuer.)

## CORRESPONDANCES.

### M. L'ÉDITEUR,

Vous êtes prié de donner une place dans votre estimable journal aux détails que je vous transmets à la hâte sur la célébration de la fête nationale à St. Athanase le 26 juin.

Tous les peuples civilisés ont consacré à la patrie un jour pour lui rendre plus particulièrement leurs hommages, et quiconque refuse en ce jour de prêter son cœur à la joie publique est regardé comme un être insignifiant, un membre paralysé de la société. Mais les Canadiens, il y a quelques années comment payaient-ils ce tribut à la patrie ? Autrefois, ah ! il me fait peine de jeter l'œil sur le passé, autrefois ils allaient, à une légère exception, vautrer dans la fange des tavernes leur enthousiasme patriotique, et puis mille autres désordres, effets de la crapule troublaient nos belles fêtes nationales ; aussi loin d'ennoblir le cœur de l'homme, elles le ravalèrent. Notre étoile pâle, de noirs nuages ont obscurci le ciel du Canada, Dieu a apesanti son bras et de grands maux sont venus fondre sur nous ! . . .

À de grands maux, il faut de grands remèdes. Nous sentant mieux disposés, Dieu envoya alors un homme extraordinaire, son nom est écrit en caractères ineffaçables sur le cœur des Canadiens, digne de régénérer un peuple.

Il fait entendre sa voix, les rochers se brisent, les pécheurs comme par enchantement reprennent le chemin de la vertu. Le blasphémateur ne parlo plus que de choses saintes, la paix est dans les familles, l'ivrogne est tempérant. Depuis ce retour vers le bien, au ciel patriotique de notre chère patrie brille un astre bienfaisant ; des jours sercins ont succédé à des jours d'orages. Dans cet heureux changement, St. Athanase n'a pas été une des places les moins favorisées du ciel. Longtemps les habitants se sont enivrés à la coupe impure de Babylone, mais honneur au Dieu trois fois saint, leurs yeux se sont ouverts, ils ont reconnu qu'il n'y avait rien pour nourrir le cœur, rien pour faire le bonheur de l'homme. Qui, en assistant à la fête de St. Jean-Baptiste lundi dernier, ne se disait pas intérieurement : *il y a là un miracle ?* A tant d'ordre, de zèle, d'enthousiasme et de piété qui aurait pu comprimer les élans de son cœur !

Tout avait été préparé la veille pour la grande réjouissance : des étendards flottaient de toute part, des guirlands de fleurs, de jeunes arbres plantés sur les lieux formaient un paysage des plus enchanteurs et quand enfin arriva le jour désiré, avec quel empressement la foule ne se portait-elle pas vers la maison de Dieu, pour lui offrir pour la patrie un sacrifice digne d'elle ! Les plus hauts dignitaires comme le dernier citoyen s'enorgueillissaient de porter sur leur cœur le symbole patriotique, la feuille d'érable ; il est un autre signe qui depuis quelques années est devenu pour tous bons citoyens comme un glorieux trophée, je veux parler de la médaille de Tempérance, aussi personne ne l'avait oubliée. À dix heures monsieur le curé commença l'Office divin : il est de ces heureux momens, où oubliant la terre, l'âme s'envole dans un monde d'extase, d'ineffables délices, telle était la situation où nous nous trouvions. Tant d'enthousiasme, le chant d'un chœur nombreux et exercé, parfois entremêlé de la douce harmonie des instrumens venait tout-à-tour dilater, caresser, ébranler les fibres du cœur. Après la messe monsieur Eus. Durocher, venu à St. Athanase pour jouir de l'exaltation religieuse de ses anciens paroissiens, leur adressa un sermon plein de charmes. Oh ! comme elles allaient au cœur les paroles de ce bon Père, des larmes coulaient de tous les yeux mais c'était une surabondance de joie, de ces flots d'encens qui s'échappent de l'encensoir. On procéda ensuite à la procession, c'était dignement couronner cette scène délicieuse. Une foule innombrable rangée avec ordre, la musique, les étendards que portaient messieurs les conseillers de la Tempérance, cette joie que l'amour de la patrie faisait briller sur tous les visages ne laissaient pas nos sensations se ralentir un instant.

Toute la journée ceux qui n'avaient pas encore pu entrer dans l'association de la Tempérance s'empressèrent de venir s'enrôler. Plus de deux cent cinquante ont eu ce bonheur. Quelles sont religieuses à présent nos fêtes patriotiques. Concitoyens, qui n'êtes pas encore rentrés dans les ordres de la Tempérance, hâtez-vous de faire ce sacrifice, la patrie, des milliers de concitoyens vous le demandent, car c'est le spécifique aux maux qui nous menacent. Honneur à Dieu, honneur à la patrie, honneur à St. Athanase qui renferme dans son sein au-dessus de douze cents tempérans !!!

Les paroissiens de St. Athanase saisissent cette occasion pour présenter publiquement leurs remerciemens à la bande du 89<sup>e</sup> régiment, pour le plaisir qu'a produit en eux leur musique, et pour la manière tout-à-fait honorable avec laquelle ils se sont comportés.

St. Athanase, 27 juin 1843.

UN ASSISTANT.

### M. L'ÉDITEUR,

Recevez les vifs remerciemens des membres du Séminaire de St. Hyacinthe, pour la sympathie que vous avez si cordialement voulu exciter envers leur établissement, à propos de l'accident qui a failli l'anéantir. C'est un soulagement bien doux, dans le malheur, que l'intérêt que daignent y prendre des âmes généreuses ; et certes, ce soulagement ne nous a pas manqué. Nous devons surtout une reconnaissance inexprimable à la population de St. Hyacinthe, pour l'empressement avec lequel elle a volé à notre secours au moment du danger. Nous ne pouvons nous rappeler, sans être attendris jusqu'aux larmes, le dévouement qui a été manifesté dans cette circonstance. Plusieurs citoyens ont exposé considérablement leurs vies, en s'élançant avec intrépidité sur le toit de la maison ; ou en méprisant, pour porter secours, le danger imminent occasionné par le tumulte, par les objets que l'on précipitait des croisées des étages supérieurs, et par les débris embrasés de la couverture.

Après l'extinction du feu, on offrit, à l'envi, la plus cordiale hospitalité aux Professeurs et aux Elèves. Nous devons au zèle si bienveillant dont je viens de parler, et pour lequel il ne nous est pas possible d'offrir assez de remerciemens, de n'avoir pas souffert une perte aussi considérable qu'elle devait l'être. Cependant le chiffre de cette perte, quoique peut-être au-dessous de celui que vous avez mentionné, est néanmoins très-élevé. Sans parler du dommage causé au corps de l'édifice ni des meubles brisés, environ 100. volumes manquent à la bibliothèque, et la perte de ces livres rend incomplet des ouvrages en 10, 12, 16, 19 et même 26 volumes. Les Elèves ont perdu plusieurs de leurs livres classiques.

Les exercices publics, tels que d'ordinaire, se préparent avec activité. Mais on nous trouvera excusables, sans doute d'en changer le mode, pour cette année, et d'y substituer une distribution solennelle de prix ; accompagnée de quelques amusemens dramatiques. Cette distribution aura lieu le 19 Juillet à 2h. après-midi. Elle sera précédée de plusieurs jours d'Examen privé. Les vacances commenceront le 20 à 6h. du matin.

St. Hyacinthe, 22 juin 1843.

J. LA ROCQUE, *Ptre.*

## COLLÈGE DE CHAMBLY.

LES EXERCICES LITTÉRAIRES DU COLLÈGE DE CHAMBLY auront lieu le 17 et 18 du présent. Les parents des élèves, et les amis de l'éducation sont priés d'y assister. Les vacances commenceront immédiatement après la distribution solennelle des prix, et la rentrée des classes se fera le 6 septembre prochain.

Collège de Chambly, 1er juillet.—3f.

## BULLETIN.

Bénédictio de cloches.—Controverse religieuse.—Pèlerinage au Mont St. Hilaire.—Assemblées de Kingston.

La bénédiction des nouvelles cloches de la paroisse de Montréal eut lieu jeudi, avec toute la pompe et la splendeur que peut déployer la majesté du culte catholique soutenu du zèle et de la générosité des citoyens; tout y était en harmonie. Les décorations et les préparatifs faits pour la circonstance étaient des plus élégans et des plus ingénieux; sur une vaste estrade dressée entre le chœur et la nef, se trouvait une charpente décorée de toutes parts. Les diverses pièces qui la composaient étaient recouvertes de draperies blanches et couleur de rose; au-dessus on avait fixé de superbes sapins, entremêlés de pots de fleurs et parsemés eux-mêmes de guirlandes et de couronnes. Cette plantation artificielle régnait également tout autour du sanctuaire; se groupant, d'un côté au maître-autel richement paré, de l'autre, se terminant en porte triomphale, au-dessus du balustre. C'était un verdoyant bocage où l'œil se reposait aussi agréablement, que l'odorat était savoureusement flatté par ces parfums de la nature. Sous ces arcs fleuris étaient suspendues les dix cloches, objet de la solennité; elles attendaient dans le silence, que la main du pontife les eût touchées pour revêtir joyeusement leurs plus beaux habits et proclamer elles-mêmes leur propre triomphe. Telles étaient les justes proportions, tel le régulier ensemble de cette construction, que, malgré leur volume et leur énorme poids, ces dix masses d'airain n'apparaissaient là que comme des bijoux aisément suspendus à un superbe collier.

Cependant tout était prêt pour la fête: une foule immense avait encombré les nefs et les galeries; on comptait bien dix mille personnes et plus; il était deux heures; enfin le signal est donné. Bientôt les harmonies de l'orgue, mêlées à celles des instrumens, annoncèrent l'entrée de l'humble évêque, précédé d'un nombreux clergé et entouré des chanoines de sa cathédrale. L'office commença par l'invocation de Marie, patronne de l'église, de la ville, du diocèse: on chanta *Ave Maris Stella*, puis un motet fut exécuté à l'orchestre; c'était l'imposant *Tu es Petrus* du R. P. Lamblotte. On devait l'attester encore à ce moment là, le grand pouvoir de Pierre, alors qu'un peuple immense solennisait son triomphe et celui de l'Église. Après ces chants et la prière, vint l'instruction: M. Roupe, doyen du séminaire, donna le sermon; son discours, tout de circonstance, fut un solide développement du rit catholique dans les bénédictions en général, et dans la bénédiction des cloches plus particulièrement. Il fut écouté dans un religieux silence qui de témoignait l'attention que l'on donnait à chacune de ses paroles.

Mais s'il fut un moment où l'admiration de tous dût monter à son comble, ce fut à l'instant où apparurent les riches draperies et les habits somptueux destinés à revêtir les cloches. Rien de plus magnifique que ces dons nouveaux offerts par la piété des parrains et des marraines; c'était un assortiment parfait, en pourpre et en drap d'or, de chasubles, de dalmatiques, de chappes, etc. Dix clercs en tuniques portaient ces glorieux présens; ils étaient suivis d'autant de thuriféraires tenant en mains les encensoirs et les parfums. Cette marche triomphale, qui s'avavançait au son des instrumens, était fermée par les donateurs eux-mêmes ou leurs repréensentans. On aurait dit de nouvelles reines de Saba apportant à Salomon toutes les richesses de l'Orient à la fois! Les membres de cette splendide procession ayant pris leur place, chacun suivant son rang, les chants et les prières recommencèrent à la suite de l'instruction. Puis la bénédiction de l'eau et du sel par l'évêque, et l'aspersion, et la purification des cloches encore profanes; bientôt après, des onctions multipliées sur leurs parois intérieures et extérieures, puis, la pastille, la myrrhe, mêlant leurs parfums pour embaumer ces métaux consacrés qui désormais seront la grande voix appelant à la prière; et la proclamation des noms de saints, tutélaires de ces objets pieux, et le vêtement or et pourpre que la richesse apporte et que le chrétien donne à Dieu;

enfin, l'explosion solennelle de ces voix gigantesques qui débordent à grands flots et résonnent en roulant sous les voûtes sacrées qu'habite l'éternel! Oh, qu'il y avait bien là tout ce qui reporte l'homme au ciel et le force d'aimer et sa religion et son Dieu!

Mais au milieu de ce brillant appareil, parmi ces soies, ces étoffes précieuses, on distinguait un crêpe, un habit de deuil; c'était la piété conjugale qui pleurait sur un époux. Nous aussi nous pleurâmes au souvenir du bon citoyen, de l'intègre magistrat, du conseiller fidèle, du catholique accompli qui, naguère encore, édifiait notre ville par sa charité, par toutes les vertus, en même temps qu'il honorait son pays par ses services et l'ennoblissait par ses talens. La pieuse veuve de l'honorable Jules Quesnel devait ce témoignage public à la tendresse de son cœur et toute l'assistance avait à y concourir.

L'entraînement de la narration nous faisait oublier l'heureuse pensée que l'on eut de mettre, ce jour-là même, le public en état de juger l'accord qui harmoniait ces dix énormes cymbales; en effet, au moyen de touches dont les cordes se rattachaient aux battans de diverses cloches, on exécuta parfaitement le jeu du *God, save the queen, Dieu sauve notre reine*, auquel la bande du régiment fit écho de toute la force de ses instrumens. Nul doute, lorsqu'un mécanisme régulier aura complété ce premier travail, que l'on ne puisse jouer sur cette sonnerie tous les airs qui ne requièrent qu'un certain nombre de notes; même nous oserions dire qu'en plaçant des marteaux à différentes distances des ouvertures, il se pourrait faire qu'on obtint de la même cloche des tons plus ou moins variés, à raison des espaces et des épaisseurs. Ceci du moins mériterait qu'on le tentât.

Les différens airs d'hymnes et de cantiques que l'on a exécutés à l'office de dimanche, prouvent d'ailleurs suffisamment la belle harmonie du nouveau carillon.

Le poids respectif des dix cloches et les noms des donateurs sont comme suit:

N <sup>o</sup> 1.—Marie Ignace Victoire, 6041 livres,	Séminaire de Montréal.
2.—Edouard Albert Louise, 3633	Furness et Dowling.
3.—Jean Rosalie, 2756	J. Donégany.
4.—Olivier Emélie, 2114	Ol. Berthelet.
5.—Jules Joseph, 1631	J. Quesnel.
6.—Hubert Justine, 1463	H. Paré.
7.—Louise, 1290	L. Parent, curé de Rept.
8.—Jean Marie, 1095	J. Bruneau.
9.—Tancrede Geneviève, 924	T. Bouthillier.
10.—Augustin, 899	A. Perrault.

Les offrandes déposées par les assistans, soit au jour de la fête, soit les jours subséquens, se montent, nous dit-on, au-dessus de £200. Ainsi tout dans cette nouvelle circonstance a fait déployer une générosité vraiment honorable à nos concitoyens; et de la part des ordonnateurs de la cérémonie, une magnificence en quelque sorte plus qu'européenne. Comme l'on voit, c'est porter bien haut la gloire religieuse de notre jeune Canada!

Nous reproduisons avec plaisir la correspondance religieuse du révérend M. McMahon; ce sera un nouvel échec pour ces pauvres prédicateurs ambulans. Nous souhaitons de tout notre cœur que la leçon leur profite; mais nous craignons vraiment que ce soit encore de la lumière répandue sur des aveugles. Car pas de pires aveugles que ceux qui veulent absolument le devenir. Ceci nous rappelle un fakir d'autrefois qui s'étant pris de haine contre les ardeurs de l'atmosphère entreprit un jour de détruire le soleil. Or le voilà, en plein midi, qui vous le regarde avec des yeux de lion; il vous le gourmande; il vous l'insulte de la belle manière; puis, essaié de lui prouver par force sillogismes qu'il doit descendre immédiatement de là-haut, pour recevoir de sa main le châtement qu'il mérite. Comme bien vous pensez, celui-là n'en fit ni un ni deux; il continua tout simplement à vous le chauffer de la plus pressante façon. Je te ferai rougir au moins, insolent adversaire, lui criait-il de toute la force de ses poumons; et les yeux fixement attachés sur cet impudent soleil, il fondait de dépit, n'en voyait plus de rage. Tu céderas enfin, lui criait-il encore.... Ah! je vois, tu rougis, tu baisses; tu n'éclaires plus déjà. Il fallait bien qu'il en fut de même, notre fakir s'était... brûlé la vue et la cervelle aussi. Cependant, lui, de crier à tue-tête à tous les passans: Holà! voyez-vous le grand ouvrage que je viens de faire. Je l'ai détruit ce soleil impudent. Voyez.... voyez plutôt, il n'en est plus au firmament! Hélas, il est bien des fakirs en ce moment!

La réunion au monument national à l'occasion de la St.-Jean-Baptiste, a été un vrai jour de dévotion et de patriotisme. Environ huit à dix mille personnes étaient accourues de toutes les campagnes environnantes, pour chômer ce glorieux patron au pied de ce sanctuaire élevé par leurs mains, comme l'expression de leur foi et de leur reconnaissance, à la suite des prédications de l'illustre évêque de Nancy. La foule pieuse avait gravi la montagne, en accomplissant les stations du chemin de la croix ; rendue au sommet du St. Hilaire, elle assista religieusement à une messe solennelle célébrée dans le calvaire par M. Dupuy, curé de St. Jean-Baptiste. Le sermon donné par le R. P. Honorat fut un appel à la religion des Canadiens, en faveur de la Tempérance dont St. Jean-Baptiste leur servait de modèle. Il y eut aussi deux autres discours de circonstance, prononcés après la messe, l'un par M. Ricard, curé de St. Marc, sur les ressources de l'industrie et de l'agriculture encouragée par la religion ; l'autre par M. Crevier, curé de St. Hyacinthe, sur l'esprit d'association dirigée par la charité chrétienne. Ce qu'il y eut surtout de remarquable, ce fut la parfaite sobriété qui présida à cette glorieuse fête. Il est infiniment consolant de voir l'amour de la religion et celui de la patrie se prêter ainsi un mutuel secours !

L'assemblée convoquée à Kingston par le Maire pour venir au secours des incendiés de Boucherville, fait beaucoup d'honneur aux principaux citoyens de cette ville. La souscription ouverte sur le champ monta immédiatement à £150, et on nous dit que des sommes additionnelles y sont entrées depuis.

L'assemblée qui devait avoir lieu aussi à Kingston, pour la grande cause de l'Irlande le *Repeal*, n'a pas eu de résultat. On craignait beaucoup que la paix ne fut troublée à cette occasion. La convocation en avait été faite le lundi pour le jeudi soir, tous les amis de l'Irlande y étaient appelés et voilà que, le mercredi, d'autres affiches sont placardées de toutes parts, invitant les loyaux à s'assembler à la même heure et au même lieu. L'autorité, craignant avec raison quelque rixe par cette rencontre, avait pris des mesures pour tenir la garnison sous les armes, prête à marcher au besoin. Mais tout s'apaisa à la voix du prêtre. Le rév. M. Dollard adressa sa congrégation sur ce sujet, le jour de la St. Pierre au matin, et l'avis de ce pasteur fut suffisant pour calmer toute l'effervescence publique. Une fois encore, honneur à la docilité religieuse du peuple irlandais !

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

Rome a été dernièrement témoin d'un nouveau triomphe de la grâce. Le docteur Moïse Rocca, israélite de Trieste, médecin renommé, âgé de 33 ans ; sa femme qui n'a pas encore atteint sa 25<sup>e</sup> année, et leur petite fille, âgée de deux ans, ont été solennellement baptisés par le cardinal Patrizi, vicaire de Sa Sainteté, dans l'église des SS. André et Grégoire *in monte Celio*, desservie par les religieux camaldules, à l'un desquels cette famille avait été recommandée. Le premier a eu pour parrain M. le comte Rodolphe de Lutxow, ambassadeur d'Autriche près le Saint-Siège ; Mme. la baronne Anne Grazioli a été la marraine des deux autres. Les deux époux ont reçu ensuite le sacrement de confirmation, et ont été admis au banquet eucharistique. Pour combler leur joie, Sa Sainteté les admit au baiser du pied ; elle leur fit aussi de pieux cadeaux, et leur donna sa bénédiction apostolique. Après avoir reçu ces insignes faveurs, ils retournèrent dans leur pays.

FRANCE.

Le 18 mai, le Roi des Français a reçu en audience de congé Mgr. Garibaldi, qui vient de terminer ses fonctions d'internonce apostolique auprès de la cour de France. Le prélat a quitté Paris, pour se rendre à Rome, où l'accompagnent la haute estime et les vœux du clergé français. L'épiscopat a dignement apprécié les services que Mgr. Garibaldi a rendus à la religion pendant un séjour de plus de seize années à Paris, où vivra longtemps le souvenir de son zèle et de sa prudence.

M. Eugène Boré, connu dans le monde chrétien par le dévouement avec lequel il travaille depuis quelques années à seconder les missionnaires en Perse, s'est embarqué le 18 mai soir à bord du *Rhamsès*, qui le conduira à Rome. Il est accompagné de plusieurs Sœurs de Charité qui doivent, avec lui, se diriger sur Constantinople.

Ce n'est pas seulement en France que la réaction anti-religieuse est sévèrement condamnée. Voici comment s'exprime le *Journal de Bruxelles* :

« Le *Journal des Débats* recommence, on ne sait à quel propos, la guerre contre les Jésuites. Nous pensions qu'une pareille polémique et de semblables principes ne pouvaient convenir qu'au vieux *Constitutionnel*. Nous ne croyons pas que le plus pressé aujourd'hui soit de faire la guerre à quelques prêtres. L'esprit irréligieux, qui coule à pleins bords dans certains livres, dans certains journaux et dans certains établissements, nous paraît un mal beaucoup plus grave, beaucoup plus réel, et il y aurait certainement plus de courage à combattre cette grande maladie sociale de notre temps, qu'à se mettre à

la suite de quelques pédans et de quelques fous, pour renouveler, en assez mauvais langage, sans esprit et sans talent, les vieilles plaisanteries de l'école surannée de Voltaire.

« La société sent aujourd'hui le besoin de revenir aux grandes et salutaires doctrines religieuses et monarchiques, à ces doctrines que le *Journal des Débats* soutenait et défendait avec talent et courage au commencement de ce siècle, sous l'empire, quand il était rédigé par MM. de Bonald, de Châteaubriand, Fiévée, Dussault, etc. La société est en travail de retour au bien. Voilà ce dont le clergé de France peut-être impérieusement convaincu. Il poursuivra donc sans se détourner vers une vaine polémique, l'œuvre de moralisation et de parti qui doit être et qui a été jusqu'à présent sa gloire de tous les temps dans notre pays. Le journalisme ne représente pas la société ; il en est aussi bien la négation que l'expression. Ce qui représente la société, ce sont les pouvoirs publics, et, de la part des pouvoirs publics, les témoignages de confiance ne manqueront pas aux vénérables membres du clergé qui, avec tant de réserve et de modération, se renferment dans la pratique de leurs devoirs. »

Nous croyons savoir qu'un homme d'Etat, opposé à celui qui prétend *mettre la main de Voltaire* sur le clergé, a formellement désapprouvé les déclarations de MM. Libri, Michelet et Quinet ; et, comme cet homme d'Etat possède aujourd'hui l'influence que l'autre convoite, peut-être verrons-nous bientôt cesser ces outrages à la vérité historique et ces provocations imprudentes au désordre.

Mgr. George de Viteri, évêque de San-Salvador, dans l'Amérique centrale, est arrivé dernièrement de Rome à Paris. Il s'est aussitôt rendu en Belgique, où les membres de la Compagnie belge de colonisation lui ont fait l'accueil le plus honorable et le plus empressé. Le prélat s'intéresse vivement au succès de cette compagnie, qui contribuera à augmenter également l'influence de la religion dans l'Amérique centrale et de la Belgique. De Bruxelles, Mgr. George de Viteri est revenu avant-hier à Paris.

A la fin du mois d'avril, Mgr. Dupuch s'est rendu à la Galle, pour y consacrer, sous l'invocation de saint Cyprien, l'église nouvellement bâtie.

L'inauguration de la statue de Jeanne d'Arc, à Domrémy, où est née l'illustre héroïne, a eu lieu avec beaucoup de solennité. Une foule immense s'y étoit rendue de tous les points de l'arrondissement de Neufchâteau, et même d'autres points du département très-éloignés.

Quand le cortège eut été formé, il se mit en marche vers la maison de Jeanne d'Arc. Au milieu de la pelouse qui se trouve entre la maison de 1420 et la grille, on avait placé sur un piédestal provisoire la statue qu'un voile de dentelle recouvrait presque entièrement. La garde nationale était en bataille sur la place.

La musique jouait, les tambours battaient au champ, le canon grondait, les cloches sonnaient, une foule immense se pressait sur la place, dans le jardin, et se montrait aux fenêtres, sur les murs, sur les arbres, partout enfin. Bientôt le silence se fit : un roulement de tambour annonça que la cérémonie d'inauguration allait commencer.

M. le curé de Domrémy s'avancit suivi du clergé des environs et de jeunes filles vêtues de blanc et portant des bannières ; il prit place en face de la statue qu'il allait bénir. A ce moment, M. le préfet des Vosges vint se placer tout près de la statue, et prononça un discours où il retraça vivement les souvenirs Jeanne d'Arc ; puis, M. le curé de Domrémy, bénit la statue.

La journée s'est terminée par un banquet préparé dans la grande salle d'école de Domrémy, par les soins de respectables Sœurs de la doctrine chrétienne.

ANGLETERRE.

A Londres, le dimanche 30 avril, onze protestans ont abjuré l'erreur dans la chapelle de Sainte-Marie, à Westminster. Six d'entre eux appartenaient à l'Eglise anglicane, deux à celle d'Ecosse, et trois à la secte des méthodistes wesleyens. C'est le docteur Mayce qui, après les avoir instruits des vérités catholiques, a eu la consolation de les recevoir au nombre des enfants de l'Eglise.

Mgr. Wiseman a confirmé, le 30 avril, dans la chapelle de Kinkleg, cinquante-six personnes, dont la plupart avaient embrassé le catholicisme depuis quelques mois seulement.

On écrit de Maryport qu'à la suite des conférences faites ce Carême par M. O. Sonderon, curé catholique de cette ville, plusieurs protestans ont embrassé la vraie foi.

On cite aussi plusieurs conversions qui ont eu lieu à Hull. Parmi les personnes admises à faire abjuration dans la chapelle de cette ville, se trouvaient la mère et la sœur de M. Taylor Bulwer, esquire, qui a fait don à la chapelle d'un beau tableau représentant saint Augustin, archevêque de Cantorbéry.

Une lettre de Staleybridge apprend qu'il se passe rarement une semaine sans que le pasteur de cette ville ait le bonheur de voir s'y opérer quelque conversion parmi les protestans.

Le *Tablet* proclame que, sur tous les points de l'Angleterre, il s'opère un nombre immense de conversions à la religion catholique. Cela expliquerait cette recrudescence dans l'esprit d'intolérance anglican qui vient de se manifester dans la presse et dans le parlement contre l'Irlande. Mais quoi que tentent ses fanatiques de l'*Eglise établie*, ils n'arrêteront pas les progrès de la véritable Eglise de Jésus-Christ, et le jour n'est peut-être pas éloigné où l'œuvre de Henry VIII, cette œuvre de mensonge et d'immoralité croulera tout-à-fait, pour que l'Angleterre redevienne *l'île des saints*.

— On écrit de Londres :

« Le Carême de 1843 fera époque dans la ville de Londres. Je vous écris sous l'influence des émotions profondes qu'a produites en nous la mission de M. l'abbé Milanta. Cet orateur sacré, renonçant aux artifices du langage, annonçant la parole sainte avec une simplicité tout apostolique, a obtenu les plus beaux triomphes en faveur de la cause qu'il est venu défendre dans ce pays, malheureusement séparé du grand principe d'unité chrétienne.

« Qu'elle nous a paru grande, sublime, cette religion que le saint prêtre nous a montrée s'appuyant sur les faits incontestables de l'histoire, sur la raison éclairée par l'Évangile ! Avec ces armes seules, la logique et l'histoire, il s'est livré à une polémique incisive, concluante. Démontrant la fausseté, le vice du principe de la réforme, la considérant dans ses pernicieuses conséquences, il a porté la conviction dans les consciences, entraînée irrésistiblement par l'évidence de ses preuves.

« Tout ce qu'il y a de plus distingué à Londres est venu l'écouter attentivement. Mgr. Maurice et Mgr. Mostyn, les personnes les plus haut placées dans la hiérarchie sociale, catholiques, protestans, tous ont assidument recueilli ses enseignemens.

« Les larmes qui ont coulé dans cet auditoire étoient l'indice vrai de ce qui se passait dans les cœurs. Des conversions nombreuses se sont opérées parmi les catholiques; les protestans se sont trouvés ébranlés, et ils cherchent de bonne foi les moyens de s'éclairer.

« Le mouvement religieux qui s'est manifesté pendant cette station, fait regretter que deux circonstances s'opposent à la réalisation de tout le bien que devoit procurer infailliblement la mission de M. Milanta : d'une part, l'exiguïté du local de la chapelle française, toujours insuffisant pour les auditeurs; de l'autre le départ de Milanta au moment de l'entraînement général qu'avoient amené ses discours.

« L'Église catholique a reçu en Angleterre de bien précieuses consolations. Les grands ont changé leurs habitudes d'intérieur pour assister aux exercices du Carême. Ni la distance des lieux, ni les heures des cérémonies religieuses, ni l'intempérie de la saison, rien n'a été un obstacle. On a vu régulièrement une multitude d'équipages se rendre dans un quartier retiré, auparavant ignoré de la plupart d'entr'eux. »

## IRLANDE.

— Le docteur Murray, archevêque catholique de Dublin, a adressé la lettre suivante aux membres du clergé catholique de son diocèse.

Mountjoy-Square, le 22 mai 1843.

« Frères bien-aimés, vous devez avoir lu avec une extrême surprise une déclaration publiée récemment dans les journaux, annonçant que tous les évêques catholiques d'Irlande s'étoient, sans exception, jetés comme ardens partisans du rappel, dans le grand mouvement politique qui agit en ce moment de mon arrivée à Dublin) que je n'ai pris aucune part à ce mouvement, et que dans aucun cas je n'ai donné à personne le moindre sujet de supposer que j'y aie pris part.

« En janvier 1834 j'ai concouru à la résolution qui a été unanimement adoptée dans la réunion générale des évêques, à l'effet de recommander à notre clergé de s'abstenir à l'avenir de prendre une part marquée dans les actes ayant un caractère purement politique. J'adhère strictement à l'esprit de cette résolution et je n'ai ni par mes actes ni par mes paroles donné l'exemple de transgresser cette résolution.

« Puisse le Dieu de paix qui vous a appelés à être les dispensateurs de ses augustes mystères, vous guider dans le saint exercice de votre ministère pacifique, pour la promotion de sa plus grande gloire et la sanctification de ceux qui sont confiés à vos soins.

« Je suis, mes chers frères, votre humble et affectionné serviteur en Jésus-Christ.

† D. MURRAY.

— Les Carmes irlandais viennent de tenir un chapitre solennel à Dublin. Les Franciscains, les Augustins et plusieurs autres ordres religieux, doivent également se réunir dans la capitale de l'Irlande pour nommer chacun leur provincial.

## ESPAGNE.

— La séance du sénat du 26 avril a été marquée par un discours important de l'évêque de Cordoue, en faveur des droits de l'Église. Ce prélat, entendant émettre, par M. Ochoa, des propositions contraires à la doctrine et à la discipline catholiques, a rappelé les devoirs des évêques vis-à-vis du Saint-Siège. Il a déclaré qu'on devoit s'entendre avec le pape, et que ni les évêques, ni le clergé, ni le peuple, ne regarderoient jamais comme pasteurs ceux que le Vicaire de Jésus-Christ n'auroit point établis.

L'évêque de Cordoue est présenté pour l'archevêché de Grenade. Mais il a le courage de déclarer que, si le gouvernement ne peut obtenir la confirmation des évêques nommés, c'est à lui-même, et non au Saint-Siège, qu'il doit s'en prendre. Après avoir rappelé la condescendance du pape dans les affaires de Portugal, il a constaté que l'Espagne n'a pas même demandé les bulles de confirmation pour les évêques qu'elle présente : comment donc pourroit-elle sur ce sujet adresser un reproche au Pontife romain ?

De pareils discours, des actes si dignes d'un évêque relèvent le courage de l'Église d'Espagne. Au reste, la feuille de Madrid qui transmet ces détails ajoute, sur la foi d'une rumeur accréditée, ces mots : *Il paroit* que nous sommes près d'un arrangement avec le Saint-Siège. Dieu le veuille, pour le salut d'une grande nation !

L'autorité ecclésiastique de Madrid, sans doute de l'aveu du gouvernement, vient de solliciter avec énergie, du ministre de la justice, la poursuite d'un libelle infâme; traduit du français et intitulé *Histoire des Papes*. Le gouvernement annonçeroit-il son retour aux sentimens d'obéissance à l'égard du Saint-Siège, par quelques actes de justice envers la religion.

## PRUSSE.

— Mgr. de Droste, baron de Vischering, archevêque de Cologne, vient de publier à Munster un ouvrage intitulé : *De la paix entre l'Église et les États*. La préface est datée du 21 janvier 1841, 68<sup>e</sup>. anniversaire du prélat; mais le manuscrit n'a été livré à l'impression que dans le courant du mois de mars passé. L'ouvrage est de 21 feuilles, et par conséquent n'a pas dû être soumis à la censure. Il se divise en 19 chapitres. Dans les 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup>, le prélat examine et réfute l'exposé officiel des motifs de son arrestation publié en 1838. Dans le chapitre final, il trace l'histoire de son incarcération à Minde, et fait sur la lettre qu'il adressa de cette ville au roi des communications en partie inconnues jusqu'à ce jour.

— Le gouvernement impérial parait vouloir réparer le mal causé aux ordres religieux, par les mesures de Joseph II. Déjà, sans abroger positivement les lois de cet empereur, François Ier avait introduit des maximes plus conformes à la justice, à une saine politique; mais aujourd'hui on espère une réparation plus complète. Plusieurs ordres religieux, dit l'*Observateur du Rhin*, ont adressé à l'empereur Ferdinand une supplique respectueuse pour obtenir le rétablissement de leurs rapports légitimes et constitutifs avec leurs supérieurs généraux (ce qui leur est interdit par l'ordonnance de Joseph II, du 24 mars 1781). Le monarque a accueilli cette demande avec bienveillance, et les négociations sont entamées avec le Saint-Siège pour réorganiser un ordre de choses dont la cessation a eu pour l'Église les plus tristes résultats.

— On dit que 4,000 luthériens de Prusse émigreront prochainement en Amérique, pour échapper aux persécutions religieuses dont ils se prétendent l'objet. Une partie d'entre eux sont de Berlin même; et les autres habitent les rives de l'Oder.

## PORTUGAL.

— On se rappelle que S. S. a donné l'institution canonique au patriarche de Lisbonne. Selon l'usage, c'est le chapitre qui devrait mettre le prélat en possession du Siège patriarcal. Mais, le chapitre actuel se trouvant illégalement constitué, il portait que cet acte s'opérât par d'autres mains, pour n'être point nul et anti-canonique. La difficulté vient d'être tranchée par une Bulle reçue à Lisbonne le 29 avril. Le nouveau patriarche, en vertu de cette Bulle, entrera en possession de l'*unique autorité du Souverain Pontife*.

## SUISSE.

— Le gouvernement de Lucerne, voulant rétablir le couvent des Ursulines dans cette ville, a dernièrement appelé de Landshut (Bavière), des religieuses appartenant à cet ordre; il a de plus ratifié un contrat qui règle leur admission dans le canton. Voilà ce que les radicaux gagnent à leurs odieuses persécutions : tous les couvens qu'ils ont détruits à Lucerne seront rétablis un peu plus tôt, un peu plus tard.

— Le Nonce du Pape, Mgr. d'Andrea, vient d'adresser au vorort une plainte dans laquelle il signale la mise en circulation dans le pays d'une fausse Bulle du Saint-Père. Le vorort s'est immédiatement réuni et a adopté les résolutions suivantes :

1<sup>o</sup> Le vorort exprimera au Nonce du Pape le vif regret que lui a causé le fait sur lequel S. E. a appelé son attention ;

2<sup>o</sup> Les cantons recevront l'invitation de faire tous les efforts en leur pouvoir pour arrêter la propagation de la fausse Bulle pontificale, et de punir sévèrement les faussaires ;

3<sup>o</sup> Le canton de Berne, d'où cette fausse Bulle s'est répandue dans le pays, sera spécialement invité à faire une enquête pour en découvrir les auteurs.

Le conseil exécutif de Lucerne a en outre adressé aux autorités de Berne une lettre pour les inviter à prendre des précautions à l'effet d'empêcher qu'un pareil scandale se renouvelle plus tard.

## BAVIÈRE.

— Les conversions, dans le royaume de Bavière continuent à réjouir les âmes pieuses. Il se présente fréquemment des jeunes gens qui demandent à être admis au sein de l'Église, et qui répandent des larmes amères quand les ecclésiastiques leur déclarent ne pouvoir accéder à leurs desirs tant qu'ils n'auront point atteint la majorité, ainsi que l'exigent les lois du pays.

## ASIE.

— Un immense concours des fidèles se pressait, le dimanche 16 avril, dans l'église Sainte-Marie, à Smyrne, pour assister au sacre de Mgr. Alberti, que le Souverain-Pontife a nommé évêque de Cumies *in partibus*, coadjuteur de l'évêque de Syra, et délégué apostolique en Grèce. Mgr. Mussabani, archevêque de Smyrne, a sacré le nouvel évêque.

## AFRIQUE.

— M. Monnot, Missionnaire dans cette île, avoit le dessein d'aller évangéliser les noirs de Madagascar. Mais ceux de Bourbon se sont portés en foule au palais du gouverneur pour le conjurer de ne pas laisser partir celui qu'ils appellent leur père, et le gouverneur a cédé à leurs vœux. C'est qu'en effet le zèle du missionnaire trouve abondamment à s'exercer au milieu d'eux. Cent cinquante-deux esclaves venoient de faire leur première con-

munion, et à Saint-Denis il ne se passe plus de grandes fêtes sans que l'on voie au moins deux cents noirs approcher du banquet eucharistique avec une foi, une modestie et une ferveur qui édifient tout le monde. Il y a trois ans, ils ne savaient pas qu'il y eût un Dieu, ni pourquoi ils étaient sur la terre. Toutes les semaines des mariages sont bénis. Chaque dimanche, M. Monnet réunit sept à huit cents néophytes dans l'église de Saint-François-Xavier, terminée depuis quelque temps, et le double à Saint-Denis. Il y confesse, y fait le catéchisme, et y baptise, après les offices, et le soir, à Saint-Denis, a lieu le catéchisme de persévérance. "Mes chers noirs," écrit M. Monnet, et surtout les négresses, auxquelles les bonnes Sœurs de Saint-Joseph ont appris la musique, chantent, avec autant de mélodie que d'onction, des cantiques et les litanies de la Sainte Vierge, dont elles prononcent très-bien le latin." Le Souverain-Pontife, dont le cœur a été vivement réjoui, en apprenant ce qu'opérait le zèle de ce digne missionnaire, a envoyé sa bénédiction à l'apôtre des esclaves de Bourbon.

## NOUVELLES POLITIQUES.

### ANGLETERRE.

Dans la séance de la chambre des lords du 26, lord Aberdeen, en réponse à une interpellation du marquis de Breadalbane, a annoncé qu'il espérait pouvoir présenter prochainement un bill sur les affaires de l'église d'Ecosse.

Le duc de Wellington a ensuite répondu à une autre interpellation, qu'il pensait que MM. O'Connell et French avaient dû être suspendus de leurs fonctions de membres du conseil municipal de Dublin, à raison de leur participation au rappel de l'union. (Cette nouvelle s'est confirmée; et on annonce de plus que cette mesure sera appliquée à toutes les personnes qui prendront part à l'agitation.)

À la fin de la séance des communes d'Angleterre, du 15, sir Robert Peel a dit que la reine était disposée à sanctionner toutes les mesures qui pourraient contribuer à améliorer le sort de l'Irlande; mais il a refusé de donner de plus longues explications.

### IRLANDE.

M. O'Connell poursuit son agitation. Le *Morning-Chronicle* parle de la présence d'O'Connell à Cork. Il y avait, dit-on, 500,000 personnes rassemblées, et le cortège de M. O'Connell a mis trois heures à défilé.

D'après le *Standard*, il y a maintenant en Irlande le double de troupes qu'en 1841. Il y avait alors 12,000 hommes sous le commandement du comte de Fortescue. Avant la fin de juin, il y aura 25,000 hommes sous les armes.

Le même journal annonce que le gouvernement va soumettre un plan au parlement pendant cette session pour renanier l'armée et la remettre sur un meilleur pied. Le système de recrutement sera changé.

### FRANCE.

Un navire arrivé récemment à Bordeaux a apporté la nouvelle d'un conflit qui aurait eu lieu entre les troupes françaises d'occupation et les habitants de Noukahiva (îles Marquises), conflit dans lequel le gouverneur aurait été tué. Le détachement français aurait été forcé de battre en retraite.

Nos lecteurs se rappellent qu'un pareil bruit s'est répandu il y a peu de temps, et que le gouvernement a constaté qu'il n'avait aucune espèce de fondement. Il est permis de croire que cette nouvelle version a la même source et est également fautive.

Les trois cents caisses d'épargne des départements qui ont leur compte à la caisse des dépôts et consignations possédaient le 31 décembre dernier, non compris les intérêts de l'année, la somme de 200,364,250 fr. 34 c., ce qui donne une augmentation de 42,375,647 fr. dans l'année 1842.

La coïncidence de la prise de possession des îles Marquises avec l'expiration de ce contrat accordé à une compagnie pour l'ouverture du canal de Panama, nous a frappé. Sans doute ce peut-être l'effet d'un simple hasard; mais Louis-Philippe est un si rusé diplomate, il y a dans sa politique quelque chose de si semblable à l'esprit *yankés*, qu'il est bien permis, quand il fait un acte aussi inattendu, aussi peu attribuable à un but connu, de lui supposer une arrière pensée. Si nous lui avons souvent refusé l'audace du guerrier et du conquérant, personne ne peut s'empêcher de lui reconnaître le génie de ces grandes entreprises par lesquelles certains rois se sont illustrés pendant la paix.

Déjà Louis-Philippe a attaché son nom à plus d'une entreprise de ce genre, à nombre de monuments publics qui doivent le transmettre à une postérité reculée, si non lui assurer l'immortalité. Il est évident qu'il ambitionnerait la gloire de laisser aux siècles futurs des débris qui leur parlent de lui, comme ceux de Thèbes nous parlent de Rhamsès-le-grand; mais nous ne vivons pas dans un siècle géant comme celui qui vit s'élever le grand temple de Karnac. Les constitutions et la division des fortunes ont mis bon ordre à ces moyens fabuleux dont disposaient les souverains de l'Égypte antique. Les rois de notre temps sont réduits à construire, sur des proportions beaucoup plus exigües, de médiocres édifices dont l'existence atteint à peine à quelques siècles.....

C'est vers la prospérité du commerce de la France que Louis-Philippe a tourné toutes ses idées; il a tout sacrifié à ce but, vers lequel il n'a pas cessé de marcher. A la prise de possession des îles Marquises, dont l'idée lui appartient sans doute, il faut donc chercher un but commercial. Et ce but est-ce dans l'utilité actuelle de ces îles qu'on peut le trouver? Il ne serait

pas digne de l'homme qui a fini l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, refait Versailles et l'Hôtel-de-Ville; ramené en France les cendres du grand empereur, replacé sa statue sur sa colonne Vendôme, et élevé celles de Juillet et de Boulogne.

Voudrait-on supposer que Louis-Philippe veuille attendre patiemment l'ouverture du canal de Panama du fait de l'indolence, hispano-américaine? Cela n'est pas plus croyable. Louis-Philippe est fort patient quand il s'agit d'attendre la solution des grandes questions de la politique européenne; c'est vrai; mais voyez ce qu'il a laissé écouler de temps entre la pensée et l'exécution des grandes choses dont il a doté la France!

La possession des îles Marquises n'est qu'un fait sans conséquence, et presque sans résultat, si le canal de Panama n'est pas ouvert; tandis qu'avec ce canal, c'est la première colonie de l'Océan Pacifique, et peut-être du monde. Il faut donc supposer au roi des Français la pensée de l'entreprendre.

### Minerve.

Une attention.—Vers huit heures du matin, les passans ont été subitement arrêtés dans leur marche, sur le quai de l'École, par des cris partant des étages supérieurs de la maison, n. 10, et dont on pouvait distinguer ces mots: "Sauvez-vous!.....Éloignez-vous, si vous ne voulez être tués!....." Les personnes qui se trouvaient de ce côté passèrent aussitôt de l'autre, contre le parapet du quai. À peine arrivées là, elles virent un homme placé sur l'appui d'une fenêtre du sixième étage, agitant les bras comme pour faire signe de ne pas approcher, puis, prenant son élan, il se précipita de cette hauteur sur le pavé, où il eut les membres fracassés; cependant il vivait encore. On s'empressa de le relever et de le transporter chez lui, dans la même maison, où des secours lui furent prodigués par les hommes de l'art; mais son état est tellement grave, qu'on désespère de le sauver. Cet homme âgé d'une trentaine d'années, était employé au bal Montesquieu et faisait un petit commerce dans le jour sur le Pont-Neuf. On ne peut attribuer ce suicide qu'à un dérangement subit des facultés mentales.

### ESPAGNE.

Suivant une correspondance particulière de Toulon, en date du 27 mai:

On assure que la chute du ministère Lopez a produit en Espagne un effet auquel Espartero était loin de s'attendre et que des troubles graves ont déjà éclaté sur divers points de la Péninsule. Ce ne serait encore que des bruits; mais il paraît que le gouvernement français a reçu des nouvelles inquiétantes, à en juger par le mouvement qui s'est manifesté tout à coup sur la rade de Toulon.

Par suite de l'arrivée d'une dépêche télégraphique de Paris, le bateau à vapeur le *Vélocé* a reçu l'ordre de se disposer promptement à prendre le large. Les vaisseaux de ligne l'*Alger*, le *Diadème*, le *Jenmapes*, embarquent leurs vivres de campagne.

On ignore quelle est la destination de ces forces navales; mais on croit généralement qu'elles se rendront sur les côtes d'Espagne, où les Anglais vont sans doute aussi envoyer une division.

Les cortès ont été prorogées pour huit jours par une ordonnance du régent. On croit que cette mesure sera suivie de leur dissolution. Les nouveaux ministres, en se présentant pour la première fois dans la chambre des députés, ont été assaillis par des vociférations et des injures. Les tribunes publiques étaient encombrées de spectateurs. On a expulsé de la salle un des ministres, M. Hoyos, sous prétexte que sa nomination n'était pas encore connue officiellement, et qu'il ne fait point partie de la chambre des députés.

Il y a eu beaucoup de tumulte parmi le peuple autour du lieu des séances. Des pierres ont été lancées contre les ministres. Un homme qui cherchait à porter un coup de poignard au président du conseil a été arrêté. Quand on a annoncé que l'assemblée des cortès était prorogée, on a eu beaucoup de peine à faire évacuer la salle. Le grand tumulte s'est prorogé au-dehors, et l'agitation s'est communiquée à toute la ville. On criait: *À bas les ministres! Meurent les ministres!* Cependant il sera donné suite au projet d'amnistie, quoique le régent soit excessivement mécontent et piqué. Ce qui l'irrite au dernier point, c'est de voir l'obstination que l'on met à vouloir lui imposer le renvoi de son favori Linage. Cette cause peut amener la dissolution des cortès: tant Espartero tient à n'en pas avoir le démenti. Le féroce Zurbano est également soutenu par le régent contre l'opinion publique et le vœu des chambres.

### SYRIE.

Les dernières nouvelles de Syrie annoncent que les Druses et les Maronites en sont encore venus aux mains; on a eu des morts et des blessés des deux côtés. Les caravanes ne peuvent plus voyager avec sécurité, et les assassinats ne sont pas rares. Tels sont les résultats des changemens qu'on a opérés en Syrie.

Les nouvelles de Constantinople, en date du 7 mai, portent que de nouveaux troubles sont sur le point d'éclater en Syrie, où il règne parmi les Druses et les Maronites, un grand mécontentement sur le mode d'administration qui leur a été imposé par la Turquie.

### RUSSIE.

Un ukase vient d'être rendu par l'empereur Nicolas pour la conclusion d'un emprunt de huit millions de roubles d'argent. Cette somme sera appliquée aux dépenses d'un chemin de fer qui doit unir Saint-Pétersbourg à Moscou.

L'union des deux capitales de la Russie ne peut manquer d'affermir l'autorité impériale, et de diminuer la puissance de cette opposition sourde qui fait

parfois le vieux parti moscovite aux volontés de la cour. Saint-Petersbourg la ville européenne, aura de nouveaux moyens d'assimiler l'antique métropole aux progrès ordonnés par Pierre-le-Grand.

## FLORIDE.

*Destruction de la ville de Talahassee.*—La malle nous a apporté un extra du *Star of Florida*, portant la date du 27 mai et annonçant que la ville de Talahassee a été complètement détruite par un incendie. Cet extra ne donne point de détails sur cette déplorable catastrophe; les seuls renseignements que nous possédions se trouvent dans l'appel dont nous donnons ci-dessous la traduction :

« Il a plu à la Providence de frapper d'une épouvantable calamité les habitants d'une ville placée sur les frontières de l'Union. A cinq heures de l'après-midi, le jeudi 25 mai, la ville de Talahassee comptait, avec une population d'environ deux mille âmes, quatre-vingt-neuf magasins et plus tard, un incendie qu'aucun effort n'a pu arrêter, avait tout dévoré : il ne restait pas un seul magasin, une seule boutique, une seule maison ! Des bâtimens qu'on évalue généralement à près d'un demi million ont été la proie des flammes, et avec eux ont été détruits des marchandises, des meubles et effets mobiliers pour une somme d'au moins cent-cinquante-mille piastres.

« L'étendue de cette effroyable calamité peut s'apprécier par un seul fait : des ports de Talahassee, à l'embouchure de la rivière St. Marks, il y a principalement pour le compte des négocians et marchands de Talahassee, 32,000 balles de coton, l'unique produit d'exportation du territoire de la Floride; quantité qui représente en tems ordinaire une somme de \$200,000 et qui même aujourd'hui dépasse la moitié de cette somme.

« L'équivalent de cette exportation a été déjà importé en retour; et cet équivalent comprend non seulement les comforts et les aises, mais les nécessités de la vie. Les marchands et les agents d'un commerce qui a dépassé deux millions et demi en une seule année, se trouvent; par une fatalité imprévue, dépouillés tout d'un coup de leurs magasins et de leurs marchandises invendues. Les artisans ont perdu leur boutiques et jusqu'à leurs instrumens de travail ! Et sur toutes ces propriétés détruites par le feu, c'est à peine si une valeur de vingt mille piastres se trouve couverte par les assurances ! »

## Abeille.

L'incendie, dont nous venons de donner les détails, était connu à New-York depuis quelques jours; des nouvelles plus récentes ne portent la perte totale qu'à \$420,000. Le 1er juin, il a éclaté dans les débris de cette malheureuse ville un autre feu qui est regardé comme l'œuvre d'incendiaires.

## PANAMA.

Un journal des Bermudes contredit le bruit qui a été répandu qu'un canal avait été fouillé au travers de l'isthme de Panama. Il affirme qu'au contraire les deux années qui avaient été accordées au contractant sont expirées sans que ce travail ait été commencé.

## UNE PROMENADE EN MER.

Le 2 septembre, j'étais sur le bateau à vapeur le *Storforsten*, et m'acheminais vers Reval. Nous sortions du port de Cronstadt. « Avez-vous jamais pris des bains russes ? me demanda un passager.

— Non, expliquez-moi ce que c'est.

— Très-volontiers. Ici, en hiver, surtout parmi les gens du peuple, on prend des bains de santé à quarante-cinq degrés de chaleur. Le paysan russe sort delà pour aller se rouler tout nu dans la neige; il revient ensuite se replonger dans une eau presque bouillante, après quoi on le fustige avec de petites verges; et il ressort, extrêmement satisfait de toutes ces opérations consécutives, dans l'état d'un poulet rôti, marbré, rougeâtre et crevassé.

— Superbe traitement ! répliquai-je. Plinitz de Grassinberg ! où es-tu ?

Les principaux passagers de mon pyroscaphe étaient MM. Eugène Demidoff (officier russe), Adleberg (aide-de-camp de l'empereur), Emile de Krusenstern (officier russe), le baron Oscar de Rahden (Courlandais), Louis le Duc (voyageur français), Maximilien Muller (Allemand), Hinckelhoven (Hollandais, je crois), et plusieurs dames.

J'aurais pu me croire au milieu d'une société française; car notre langue est parlée en Russie avec une admirable pureté d'accent et d'expression. Il est peu d'exceptions à cette règle; je n'en citerai qu'une seule. L'empereur, pendant une revue, montrant un bataillon à l'un de ses officiers supérieurs lui adressa cette question : « Qui commande ces troupes-là ? — Je, » répondit le militaire. Il gardait sans doute le *moi* pour une meilleure occasion.

J'avais d'assez volumineux bagages; car il m'était arrivé une quantité de cadeaux au moment de mon départ, des bronzes, des cristaux, des malachistes, des boîtes, des porcelaines et des bijoux. « D'après nos vieilles traditions hospitalières, me disaient les nobles amis dont je me séparais, nous offrons le pain et le sel au voyageur qui nous quitte. »

La vapeur tourbillonnait, la traversée promettait d'être heureuse, car le tems était magnifique; mais, après les opinions politiques de certaines notabilités, qu'est-il de plus variable et de plus perfide que le tems ! De gros nuages s'élevèrent au coucher du soleil; le vent fraîchit, la mer commença à devenir houleuse, et des indices certains nous annoncèrent une nuit orageuse. Bientôt, aux rudes secousses du navire, le mal de mer s'empara violemment de la plupart des passagers; le capitaine était soucieux; la douleur se peignit sur les visages. Ce fut une triste soirée.

« Quelle nuée d'alcéons ! dis-je à une des personnes les moins souffrantes du bâtiment; c'est, je crois, de fâcheux présage ? »

Cependant une épaisse nuit succédait aux derniers rayons du couchant. Chaque passager s'était jeté tout habillé sur son lit, dans un affreux état de souffrance. Quant à moi, n'éprouvant pas le mal de mer, je m'étais couché paisiblement dans ma niche, et je dormais profondément. Tout à coup un bruit horrible me réveilla; ce n'étaient plus les gémissemens étouffés des malheureux qui vomissaient, c'étaient les cris d'alarme des marins qui, courant au dessus de nos têtes, cherchaient à sauver le navire. La tempête éclatait avec fureur; les vagues, qui balayaient le pont, montaient le long du tuyau de la chaudière que le vent renversait de côté, et en éteignaient le foyer; la foudre grondait sans relâche, la violence de l'ouragan était telle, qu'aucun marin ne pouvait traverser le bâtiment sans risquer d'être emporté par les tourbillons ou les flots; les tables, les chaises, les oreillers et les banquettes du salon, autour duquel étaient nos lits dans de petites alcôves, roulaient confusément çà et là; les lampes étaient éteintes et brisées; la vaiselle, les poteries, les bouteilles et les verreries se renversaient et se cassaient dans leurs buffets. Le désordre était à son comble; et le mal de mer avait alors ceci de bienfaisant: c'est que ses victimes souffraient trop pour se livrer à la terreur, et que leurs facultés intellectuelles étant suspendues, il leur restait à peine l'instinct de la conservation.

Une effroyable secousse eut lieu. Je pousse une exclamation d'épouvante. « Nous avons touché ! m'écriai-je. — Tant mieux, me répond une voix douiloureuse. Tant mieux ! la mort ! et que cela finisse ! »

Les femmes étaient sans connaissance; l'eau entraît de toutes parts dans le pyroscaphe, et ruisselait autour de nous en dépit du jeu des pompes et du travail des éponges. Du lit où j'étais couché, sans souffrance et sans mal de mer, je sortais tristement ma tête entre mes rideaux, et je contempiais d'un œil assez hagard ce salon où se traînaient sur le plancher des êtres à demi-morts. On eût dit un champ de bataille. Je ne voyais qu'informes débris, un pêle-mêle lamentable, et des espèces de cadavres.

Je m'attendais à une nouvelle commotion; mais le *Storforsten*, emporté par la tourmente, avait rebroussé chemin et il s'était arrêté !

Nous étions dans une baie sur les côtes d'une île à peu près déserte, et qui n'offrirait à la vue que des rochers de granit, de porphyre et de basalte, entassés les uns sur les autres, sans arbres, sans terre et sans végétation. « Messieurs ! dis-je gaiement à mes pauvres compagnons qui se relevaient péniblement de leur agonie, notre capitaine vient de faire la grande découverte d'une petite île. Allons saluer ces rivages, et gloire au Christophe Colomb du *Storforsten* !

— C'est Hochland ? » s'écrie un de nous.

Les passagers se précipitent, l'instant d'après, dans plusieurs canots appartenant au pyroscaphe; et nous voilà, ramant avec vigueur pour gagner les côtes de l'île. Hochland se déploie devant nous. Mais quelle âpre et rude contrée ! Elle a des habitans, il est vrai; mais quelle peuplade sauvage ! Je me crus dans la baie d'Hudson.

Les Hochlandais, couverts de peaux de bêtes, ne comprenaient aucune langue, pas plus le russe que tout autre. A peine avaient-ils figure humaine. Il s'éleva plusieurs voix parmi nous pour nous faire observer que ce pourrait être là un nid de pirates, et qu'il ne serait pas extraordinaire qu'on y commençaît l'hospitalité par le pillage; mais nous n'en voulûmes rien croire, et nous abordâmes sans crainte.

Que les soupçons étaient injustes ! Les bons Hochlandais nous reçurent à bras ouverts. Nous entrâmes sous leurs misérables huttes, où ils s'efforcèrent à nous prodiguer des témoignages d'intérêt, mais où ne se trouvait rien de fortifiant, pas même un peu de feu. Nous cherchions à nous faire comprendre; peine perdue. L'un de nos officiers, allongeant le cou d'une façon grotesque, avait admirablement imité le chant de la poule pour solliciter des œufs frais; un autre, désirant du lait, s'était accroupi en fille de basse-cour, et faisait le semblant de traire; hélas ! nos gentillesse, d'invention échouaient devant la surprise hébétée des braves Hochlandais. Ceux-ci s'efforçaient aussi de nous expliquer leurs pensées dans un idiôme inconnu et par des gestes inexplicables; nous aussi, nous restions stupéfaits devant les richesses incompréhensibles de leur imagination. J'en surpris un qui, à l'écart, haussant les épaules, me paraissait dire à ses compatriotes, en nous regardant : « Dieu ! que ces gens-là sont stupides ! ils n'ont idée de quoi que ce soit. »

Le ciel s'était un peu éclairci. Les officiers russes et moi nous primes le parti d'aller exploiter l'île. Je leur proposai d'en faire la conquête, et d'y élire roi l'un de nous. Nous débattions ce projet, lorsque, devant nous, ô surprise ! en tournant l'angle d'un rocher, nous aperçûmes une jeune femme qui, entourée d'un cercle de Hochlandais, assises sur une pierre et la Bible à la main, lisait l'Écriture sainte à haute voix. C'était une passagère du pyroscaphe, Mlle Marie Maidell, luthérienne passionnée, qui là, au moment où je parlais, moi, d'élever un trône, venait, elle, prêcher un culte.

Le fâcheux de l'affaire, c'est que, ne parlant point le russe, les néophytes de Marie Maidell ne comprenaient rien à sa Bible. C'est égal, on l'écoutait avec une naïve curiosité.

Cependant la tempête recommençait. Des torrens de pluie nous forcèrent à demander refuge aux huttes du rivage. Le long sifflement des rafales se mêlait au sourd mugissement des vagues. Nous nous installâmes, aussi gaiement que possible, et jusqu'à nouvel ordre, sous le rustique toit d'un pêcheur. Arriva l'heure du repas; nous dinâmes tant bien que mal, avec du pain noir, du poisson salé et des rogatons immangeables. Le pyroscaphe avait laissé dans les souvenirs une si pénible impression, que personne ne



voulait aller chercher à son bord une meilleure nourriture. Voici des détails sur Hochland.

Il est charmant de s'occuper de la nation hochlandaise ; car jusqu'à ce jour aucun écrivain ne lui a consacré sa plume. Il est commencement à tout. Le Hochland a deux villages, c'est-à-dire deux endroits où les huttes sont entassées contre des rochers. L'un s'appelle *Kirkikulla*, et a trente-deux cabanes ; l'autre, *Sirkulla*, et a quarante-deux huttes. Nous avions choisi pour résidence le délicieux *Kirkikulla*.

Les pêcheurs hochlandais vécurent longtemps dans leur île sous la simple loi de nature, sans prêtres et sans magistrats. Leurs familles y étaient installées patriarcalement, ne réfléchissant nullement à ce qu'il y avait d'illégal dans leur manière de s'accommoder entre eux. De tems à autre seulement (tous les deux ou trois ans environ), il leur venait un ecclésiastique qui consacrait les mariages consommés et baptisait les enfants nés. Ceci rentra dans les idées sages et morales de notre époque. *Respect à tous les faits accomplis.*

L'île a des moutons, des veaux et des vaches ; mais que trouvent-ils à y manger ? Il ne pousse d'herbe et d'arbustes qu'entre les rochers et les pierres. Il est vrai que toute cette bergerie, tout ce pastoral, toute cette Thessalie, était d'un maigre à faire frémir. Rien qu'à les regarder, on serait devenu étique. Les chiens-loups, chargés spécialement de garder les troupeaux, dévoraient habituellement, de tems à autre, quelques-unes des innocentes bêtes sur lesquelles ils sont appelés à veiller. La coutume est désobligeante.

L'île a des souvenirs historiques. C'est le long de ses côtes que, sous Catherine II, se donna la grande bataille navale de Hochland, où, selon les Suédois, Charles XIII, fut vainqueur. Les Hochlandais entreprennent parfois des excursions en mer, mais de loin en loin et l'hiver. Quand la glace couvre le golfe, ils attellent de petits chevaux à de petits trainaux à voile ; et les voilà en Baltique ; ils n'ont quinze lieues à faire, et ils arrivent en Finlande.

La journée s'était agréablement passée pour moi à recueillir les précieux renseignements ci-détaillés. Minuit me retrouvait avec mes officiers.

« Messieurs ! dis-je à mes compagnons, voici, je crois, l'heure de se retirer. Je vais rejoindre mon pyroscaphe.

— Bah ! quelle idée ! Le ciel est noir comme l'intérieur d'un four quand le boulanger n'y cuit pas. Vous vous exposerez à périr, si vous vous jetez à cette heure dans les petits canots du rivage. D'ailleurs, où trouver un pilote ?

— Le Hochlandais ne fait pas abus du sommeil ; il aime mieux boire que dormir.

— Oui, mais comme notre arrivée a porté un peu d'argent parmi les insulaires, ils auront peut-être trop bu. On dit que la plupart sont ivres.

— Soit ! Dieu protège les ivrognes. »

Et je quittai *Kirkikulla*. Je me faufilai à travers les huttes des pêcheurs jusqu'à la grève où étaient amarrées les barques. Chemin faisant, je m'approchai d'uneasure un peu plus éclairée que les autres. La porte était entrebâillée. Qu'aperçus-je ? Marie Maidell. La zélée luthérienne distribuait de petites Bibles à une réunion d'Hochlandais, qui l'entouraient avec un tel empressement, qu'elle semblait déjà l'habitante chérie de cette plage inhabitable. Elle poursuivait son œuvre sainte, et le jeune pêcheur, son adepte, l'adorateur à peau de mouton, la regardait d'un œil de loup. Elle était jolie à croquer.

Je fus bientôt aux bords de la mer. Plusieurs pêcheurs y dormaient sous un hangard. Je reconnus parmi eux un vieillard, doyen, de la troupe, qui le matin m'avait paru exercer une certaine influence sur ses camarades ; je l'abordai : il se leva et je lui fis entendre, moitié par paroles, moitié par signes, que je désirais un de ces canots pour retourner au *Storfursten*.

« Ya ! ya ! » me répondit-il avec des yeux pétillans de satisfaction.

Et je crus qu'il me comprenait. Le vieillard choisit deux pêcheurs. Une barque est aussitôt préparée ; il allume une lanterne auprès de lui, et nous voguons à force de rames.

Mon pilote et mes rameurs avaient déjà gagné le large. Le vent soufflait avec force ; une rafale nous assaillit. Une vague, passant par dessus notre embarcation, renversa et éteint notre lumière. Nous sommes trempés jusqu'aux os, et une épaisse nuit nous environne.

Je cherche, en grelottant, à distinguer mon pyroscaphe à travers la brume : nous devons nous en être rapprochés. Je regarde attentivement. Concevez mes alarmes et mon indignation ! nous avons pris une route opposée à mon but ; et nous avançons en pleine mer. Mon vieux pilote, entièrement ivre et totalement privé de raison, s'était figuré que de nuit, par partie de plaisir, et avant la fin de la tourmente, j'avais voulu faire une excursion scientifique et maritime. J'entre en fureur ; je l'accable d'invectives ; et, m'imaginant qu'il me comprendra mieux en anglais, je lui explique de nouveau, dans l'idiome britannique, que mon intention est de retourner à bord du *Storfursten*. Cette fois, poussant un cri joyeux, comme éclairé par un rayon de lumière, il se lève d'un air vainqueur, et me répète avec transport : « Ya, ya ! » Il était sûr de son fait.

Mais de quoi donc s'occupe-t-il ? N'ayant plus ni fallot ni lanterne, et ne pouvant voir son travail. Enfin son œuvre terminée, il s'avance vers moi avec un gros paquet à la main et une masse énorme sous le bras. Il se penche contre le bord, et lance à la mer... un flet. Il avait compris que ma promenade n'était à autres fins que de faire une partie de pêche.

Je demeurai pétrifié. Les rameurs qui obéissaient au pilote étaient r'on

moins ivres que lui. Je n'avais aucune ressource ; j'étais au pouvoir de je ne sais quelles bêtes fauves qui se jouaient de moi et d'eux-mêmes.

Je me livrais à un muet désespoir, lorsque, levant les yeux vers la voûte éternelle pour lui demander secours, je vis le ciel qui s'épurait : une étoile perçait les nuages ; et c'était l'étoile polaire. Je poussai à mon tour une exclamation de joie comme si je venais de signaler au firmament une constellation nouvelle au moment où la mer enrichissait le Hochland d'un nouveau poisson ; et je m'écriai vivement : « Mon talisman ! nous sommes sauvés : l'étoile polaire me guide.

— Ah ! ya, ya ! » reprit le pilote.

Pour le coup, il venait de comprendre dans mes derniers mots, que je voulais aller au *Storfursten*, et que j'en avais assez de sa promenade en mer, de la partie de pêche et même de *Kirkikulla*. La belle chose que l'intelligence ! Mais aussi qu'elle a de mystères !

J'eus à payer deux heures de course ; mais j'arrivai au pyroscaphe.

LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

A VENDRE A CE BUREAU  
PETIT ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE, D'HISTOIRE DU CANADA  
suivi de quelques NOTIONS GRAMMATICALES pour faciliter aux enfans l'étude de la langue anglaise à l'usage des Ecoles du diocèse. 1ère. édition. Prix, 15 sols.

Montréal, 23 juin 1843.

LE SOUSSIGNÉ a l'honneur de prévenir Messieurs les Ecclésiastiques qu'il a amené de France un assortiment d'ORNEMENTS pour Eglise qu'ils pourront voir chez J. D. BERNARD, écrivain, rue St. Paul, consistant en :

Chandeliers d'autel et Croix assorties, Chandeliers d'accolytes pour bancs d'œuvre et Croix.

Flambeaux et girandoles pour saluts du St. Sacrement, argentés et dorés. Encensoirs et Navettes argentés et en argent ; Ciboues, Calices et Ostensoirs de diverses grandeurs, en argent et argent doré ; d'autres avec pieds et tiges en bronze doré et argenté.

Des Croix de procession de diverses grandeurs, argentées et rayons dorés ; des Bénitiers et Goupillons argentés, des Lampes pour églises.

Des Barettes en argent et argent doré, avec les plateaux assortis en argent ou en bronze ; des Boîtes aux Saintes-Huiles en argent, des Couronnes pour Ostensoirs dorées, etc., etc., etc.

Sous peu de jours un très riche assortiment de chasubles, galons or fin et brodées, des aubes en batiste avec broderies très riches, des surplis pareils des étoles pastorales riches et autres effets qui seront remis à Messieurs les Ecclésiastiques à des prix très modérés. Les envois seront faits sur la demandé et désignation.

Montréal, le 23 juin 1843.

F. DE MONTRAVEL.

LIVRES NOUVEAUX.  
LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de  
LIVRES DE RELIGION, DROITS, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c &c. &c.

AUSSI.  
IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.  
Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÉGISTRES de Paroisse de 12 à 400 feuillets.

Montréal, 18 Nov., 1842.

E. R. FABRE.

EXERCICE TRÈS DEVOT

St. Antoine de Padoue

LE  
THAUMATURGE.  
Petit Volume nouvellement imprimé avec de bons caractères, se vend à la Librairie de  
THOMAS GARY,  
RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,  
Et chez les différents Libraires de cette ville.  
NOUVELLE ÉDITION, REVUE, ET AUGMENTÉE DES PRIÈRES DE LA SAINTE  
MESSE, ET DES VÊPRES DU DIMANCHE.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROUX, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.  
Chaque insertion subséquente, 7½d.  
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.  
Chaque insertion subséquente, 10d.  
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.  
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PIRE. DE L'ÉVÊCHÉ  
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.